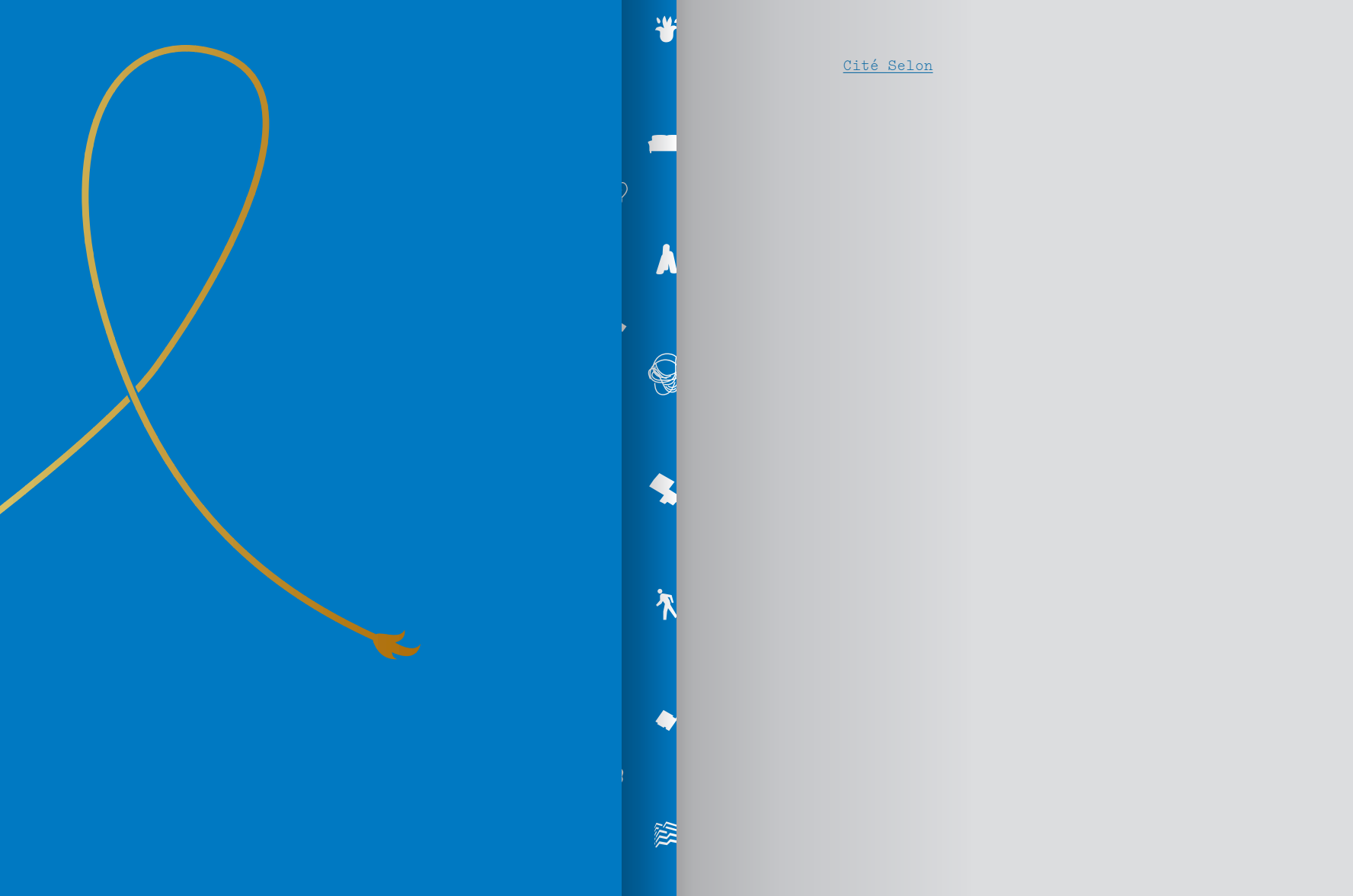


La table des matières
présente

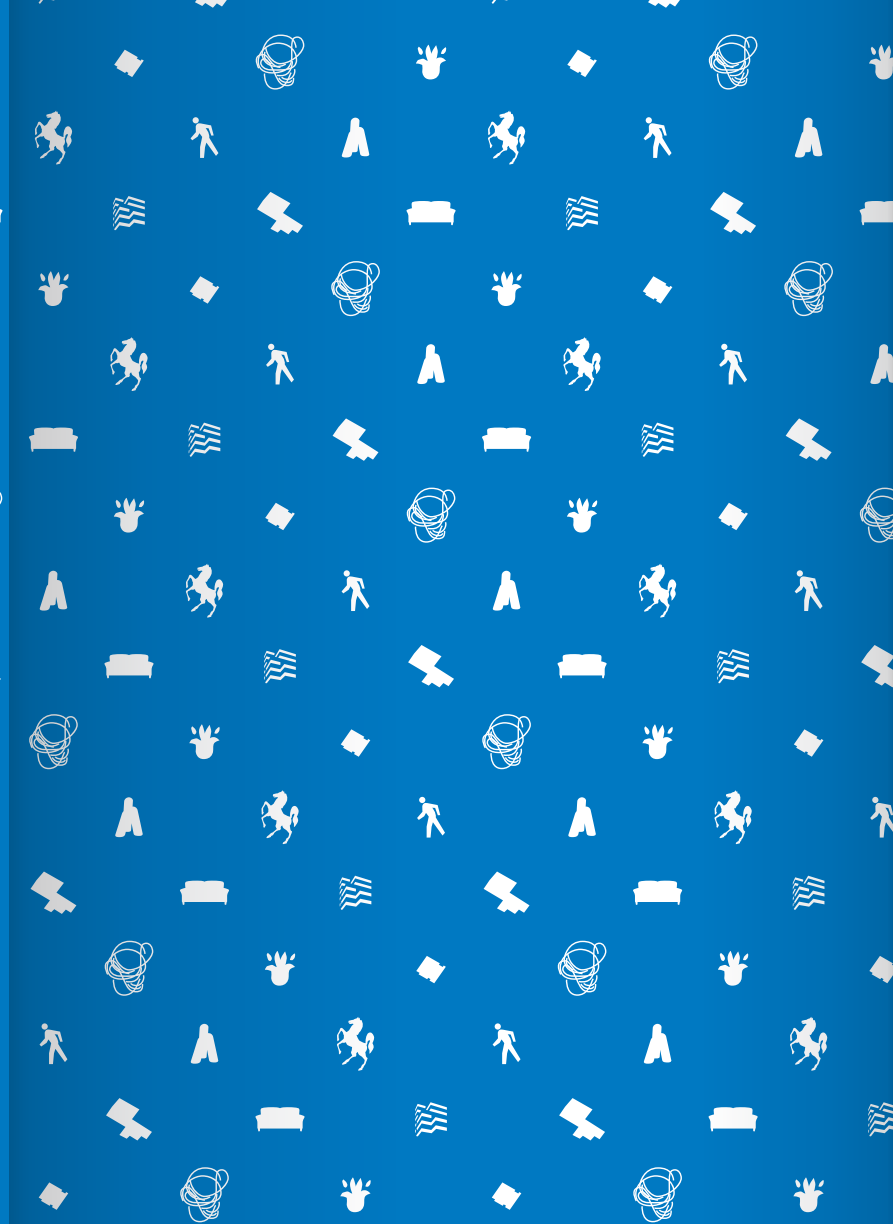
Cité Selon



Le Quartanier



Cité Selon



Le Quartanier
4418, rue Messier
Montréal (Québec) H2H 2H9
lequartanier@videotron.ca

© Le Quartanier, 2006
Dépôt légal : 3^e trimestre
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN : 2-923400-12-7

Le Quartanier remercie
le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à son
programme de publication.

Imprimé au Canada

La table des matières
présente

Cité Selon



Citoyenne ou citoyen de la Cité Selon, je fais
appel à ton sens des responsabilités et à ton sens
de l'orientation. Sache où tu es, et où ils sont
avec toi.

Mode d'emploi

Ce passeport dans ta main permet à chacun de bien se rendre où il va. Il est nécessairement bleu, comme la ville autrefois couchée sur papier, avant de s'élever en rues où on passe et en maisons où on vit. (Heureuse coïncidence que sa couleur ressemble à celle du moment où la nuit se retourne sur le jour, ou vice-versa.) Partout où tu vis, tu peux porter ce passeport en poche, par exemple à l'endroit du cœur, pour te rappeler qu'en tout lieu la Cité que tu aimes existe en toi et que, quand la situation t'ennuie, il te suffit de déménager ta Cité avec toi. Car rappelle-toi que, face aux multiples ennuis du quotidien, un passeport pour rien, c'est encore positif. Enfin, je ne te dis pas comment vivre, je te dis simplement que tu vis bien dans notre belle Cité Selon.

Légende

Les choses ne portent pas leur nom véritable. C'est une vieille légende. La carte en attend une nouvelle. À toi de jouer avec les mots, comme dans les rues de ta ville. Ta Cité Selon pourrait bien s'appeler Montrelles. Ses rues commenceraient à Montréal et se termineraient à Bruxelles, derrière la demeure d'une amie. Nos villes partageraient alors d'aussi belles ruelles. Tu pourrais nommer le chemin du retour Brumont, partir d'Europe et aboutir sur la montagne. Mais ce n'est qu'une idée; la tienne la vaudra bien.

Orientation

Chère citoyenne, cher citoyen Selon, comme toute ville, ta ville ne se contient pas seule. Elle contient de multiples idées d'elle-même : ses multitudes la multiplient. Elles s'orientent bien, font leur travail de manière responsable, aiment aller dans le sens de leur sens. Vivant parmi les multitudes, parmi elles tu multiplies. C'est plus fort que toi. Tu dis avec ta ville : «je ne me contiens plus», et – n'en soyons pas surpris – ensemble vous ne vous contenez plus. Cité, citoyennes et citoyens Selon, comme vous êtes belles et beaux quand vous allez dans le sens de vos multitudes!

Un



Titre Foules en l'absence incurable
de leur objet d'adoration

Auteur Jacob Wren

Notes Traduit de l'anglais (Canada)
par Daniel Canty



1



2



4



3



6



7



5

- 1 Je dois retourner à l'endroit où les choses étaient plus simples, et où une perspective bienveillante se révélait délicatement. Cet endroit a déjà existé, j'en suis certain.
- 2 Plusieurs se sont échappés, mais la plupart ont simplement péri. Des rescapés, trois ont vécu la prospérité, huit se sont suicidés (parce qu'ils se sentaient coupables), quatre se retrouvent dans des situations dont la nature est difficile à déterminer, et dix-huit sont demeurés dans l'entre-deux insignifiant que nous appellerons ici « vie ordinaire » : ni prospères ni rompus, ni heureux ni désespérés. Parmi le nombre des victimes, on a retrouvé quelques mémoires (trois au total) et, de temps en temps, un bout de papier où est gribouillé un numéro de téléphone ou une liste. Il est impossible d'éliminer les restes.
- 3 Je n'ai que moi à blâmer. Je suis parti sans rien prévoir et, quand la situation s'est aggravée, j'ai tout simplement paniqué. Il n'y avait aucun moyen d'éviter cette évidence considérable : cela a été un fiasco total et irrémédiable (bien que je vous accorde que, du point de vue d'un observateur, la situation a pu apparaître comme un succès sans équivoque).
- 4 Stratégies d'affaires des pervers ontologiques.
- 5 Bien sûr, si vous partez simplement des prémisses, vous allez infiniment tourner en rond. Nous devons donc nous fonder sur les faits. Et les faits ne sont vraiment pas si complexes. Les gens tendent à se comporter d'une façon quand ils se sentent en sécurité et d'une façon complètement différente quand

ils se croient en danger. La sécurité est un luxe capable de susciter de la générosité et un flot ininterrompu de petits gestes de bienveillance. Voilà pourquoi nous devons travailler jour et nuit pour alimenter l'illusion permanente qu'une menace pèse. Ce sont nos seuls moyens de générer des résultats suffisants pour l'atteinte de nos objectifs. Dans l'optique de nos relations publiques, nous baptiserons cette stratégie « l'effet délice ».

- 6 S'il y a bien une chose qu'il n'était pas, c'était une célébrité. Cette constatation lui causait une angoisse infinie. Dans les petits carnets spirale de style « reporter » qu'il achetait au Dollarama, il écrivait encore et encore, variant ses mots à chaque reprise : « Pourquoi d'autres sont-ils célébrés alors que je suis seul ignoré ? » Même de gagner à la loterie serait une piètre consolation, car le genre de charisme dont il souhaitait rayonner ne pouvait malheureusement pas s'acheter. « D'la marde, pensa-t-il, le meurtre en série est mon seul espoir. »
- 7 Et chacun d'entre nous goba une ecstasy et gambada allégrement à travers rues ; à travers rues, ruelles et parcs. Les mots seuls ne sauraient contenir une telle allégresse bondissante. Images, prières, exordes, émanations télépathiques : nous devons mobiliser ces stratégies et d'autres encore pour rendre justice à la joie pure de nos bonds infiniment délirants, incommensurablement enivrés. Au petit matin, nous avons contemplé le lever du soleil dans la douceur déclinante de notre buzz. J'ai consulté ma montre. J'étais déjà en retard pour le travail. J'ai fait mes au revoir.

Titre Citoyen Savage
Trois biogrammes

Auteur Dessavage

Notes Les trois biogrammes (de *bios* «vie» et *gramma* «lettre») suivants ont été générés selon les cinq modes possibles de mutation du code génétique : ablation A, duplication D, insertion i, inversion ! et substitution S.

Le biogramme casé consiste en trois séries fixes, chaînes déterminées quant aux premier et dernier termes ainsi qu'au nombre d'opérations (23).

Le biogramme *calé* résulte d'une improvisation (du mot «citoyen») traversant des données biographiques, la séquence arbitrairement rompue après 1 h 07 de travail.

Le biogramme cassé ne respecte pas à la lettre les modes de mutation énoncés plus haut. Des variables sonores et sémantiques (difficilement démontrables, par là injustifiables) y sont ajoutées, permettant certains passages, certaines transformations autrement impossibles.

BIOGRAMME
DIT CASÉ

CITOYEN	CITOYEN	CITOYEN
S MITOYEN	S MITOYEN	S MITOYEN
A M OYEN	A M OYEN	A M OYEN
S MOVEN	S MOVEN	S MOVEN
A OVEN	A MOVE	A MOVE
S OVER	S MOUE	S MORE
S OSER	A MU E	S BORE
I SORE	I MUSE	S BARE
S MORE	S FUSE	S BASE
I ROME	S RUSE	S CASE
S RAME	S RUDE	I CRASE
S NAME	S RIDE	S CHASE
A ÂME	I DIRE	S PHASE
I SAME	S RIRE	I PHRASE
S SAVE	S RIME	A RASE
I VASE	S TIME	S RATE
T VASTE	S TIRE	S PÂTE
S VANTE	S TARE	S DATE
S VANTA	S TORE	S DOTE
I AVANT	S TORD	S DOSE
I GAVANT	S FORD	S ROSE
S SAVANT	S FORE	A OSE
S SAVANE	I FORCE	S ODE
S SAVAGE	S FORME	I CODE

BIOGRAMME
DIT CALÉ

CITOYEN	NOTE	PISE	SOIT	LAINE	VALSA
CN	VOTE	PIRE	SOI	SAINÉ	VALSE
CAN	NOTE	PÈRE	POIS	SAINT	VASE
CON	NOCE	PARE	LOIS	SAIT	CASE
CONE	NICE	MARE	LOIN	SAID	CAUSE
COME	RICE	MARC	COIN	SAD	PAUSE
CAME	PRICE	PARC	COING	SADE	PUS
MACE	PRISE	PARCE	POING	FADE	PUSH
LACE	CRISE	PARCEL	POINT	FATE	RUSH
LAME	CRIME	MARCEL	OINT	HATE	BUSH
MALE	FRIME	CARCEL	ONT	HAT	BUSE
SALE	RIME	CANCEL	FONT	CHAT	BOUSE
RÂLE	MIRE	CANCER	FOND	CHAR	BLOUSE
RÂPE	SIRE	LANCER	FONDE	CZAR	FLOUSE
PARE	SBIRE	LACER	FRONDE	CAR	FUSE
PHARE	SPIRE	CALER	RONDE	CARI	FUSÉE
PHASE	PIRE	SALER	MONDE	TARI	MUSÉE
CHASE	RIPE	SALIR	BONDE	TAR	RUSÉE
CHASSE	ROPE	SALI	SONDE	TARD	RUE
CASSE	POPE	SAIL	SOUDE	FARD	PUE
PASSE-PORT	POUPE	VAIL	BOUDE	LARD	SUE
TASSE-POT	SOUPE	VAIN	BOURDE	LORD	MUE
TAS-PIT	LOUPE	PAIN	BORDE	LORS	MUR
SAS-LIT	COUPE	SAIN	CORDE	LARS	SUR
SA-LIN	COULPE	SEIN	DÉCOR	MARS	SOUR
SALIN	COUPLE	REIN	DÉCORE	MARI	FOUR
SAPIN	COULE	REINE	DÉCODE	PARI	FOR
LAPIN	COURE	PEINE	DÉMODE	PARTI	FORE
LATIN	CURE	SEINE	DÉMO	PARMI	FIRE
PATIN	PURE	VEINE	NEMO	PARD	FUIR
PAIN	LURE	VINE	NERO	HARD	CUIR
PAN	LUXE	LINE	HERO	HARDE	CUIRE
BAN	LUNE	NINE	HARO	HARD	CURE
BAL	UNE	NONE	HALO	CARD	CIRE
BÂLE	UNE	NON	HALL	BARD	LIRE
PÂLE	ÂNE	NOR	CALL	BALD	LIE
PARLE	ÂME	NORD	BALL	BOLD	LIT
PARTE	ME	NERD	MALL	COLD	RIT
CARTE	MER	NERF	MAIL	SOLD	SIT
CART	MÈRE	NEF	TAIL	SOLO	SOT
DART	MIRE	NET	LAIT	SALO	SORT
DORT	LIRE	NOT	LAID	SALA	SORTE
DOT	LISE	SOT	LAIDE	SALSA	PORTE

BIOGRAMME
DIT CASSÉ

SAVAGE
RAVAGE (RATAGE
RASAGE)
SA VACHE

VA, SACHE
VA, SAGE

ME VA ÇA
TE VA ÇA
ÇA VA TE
SAVATE
ÇA MATE
TE MATH
TE MYTH
TE MITE
TE MINE
TE MEAN
TE NAME
T'AMÈNE
TE MÈNE
TE MÈME
TE MIME
TE MÔME
TE NOMME
TE N'HOMME
TE N'HÔME
TE N'HONE
TE NONE
TE NON
TE MON
TE MONTE
TE MENT

(Ô GENT)
TE GANT
TE GÂTE
TE GARE
TE GÈRE
T(M)E GÈNE
TE MANGE
TE MANQUE
TE MAKE
TE MARQUE
TE MARGE
TE LARGE
TE LARGUE
TE NARGUE
TE NAG
TE BAG
TE TAG
TE TAS
TE CAS
TE CASE
TE CASSE
TE CRASSE
TE CRAT.
TE CAT.
TE TÂTE
TE TÊTE
TE TÊTE
TE TELL
TE TELL
TE SELL
TE SALE
TE SAME
TE SHAME

TE SHAVE
TE SAVE
TE RAVE
TE RATE
TE HÂTE
TE HEAT
TE HATE
TE HÔTE
TE MOT
TE L'ÔTE (LE EAT)

TE TAME L'ÂME & MEAT
& T'AIME THÈME

T'HUME (H. MUET)
THUNE

TE HUNT THE UN
TE TUNE
TE TURN

TE HURT THE TU
TE TUE

TE MUE
T'ÉMEUT, MEUH-MEUTE

TE MUTE

Titre Un bloc ça bloque

Auteur Thomas Braichet

Notes —

1. **Introduction**
 2. **Background**
 3. **Methodology**
 4. **Results**
 5. **Discussion**
 6. **Conclusion**
 7. **References**
 8. **Appendix**
 9. **Figure 1**
 10. **Figure 2**
 11. **Figure 3**
 12. **Figure 4**
 13. **Figure 5**
 14. **Figure 6**
 15. **Figure 7**
 16. **Figure 8**
 17. **Figure 9**
 18. **Figure 10**
 19. **Figure 11**
 20. **Figure 12**
 21. **Figure 13**
 22. **Figure 14**
 23. **Figure 15**
 24. **Figure 16**
 25. **Figure 17**
 26. **Figure 18**
 27. **Figure 19**
 28. **Figure 20**
 29. **Figure 21**
 30. **Figure 22**
 31. **Figure 23**
 32. **Figure 24**
 33. **Figure 25**
 34. **Figure 26**
 35. **Figure 27**
 36. **Figure 28**
 37. **Figure 29**
 38. **Figure 30**
 39. **Figure 31**
 40. **Figure 32**
 41. **Figure 33**
 42. **Figure 34**
 43. **Figure 35**
 44. **Figure 36**
 45. **Figure 37**
 46. **Figure 38**
 47. **Figure 39**
 48. **Figure 40**
 49. **Figure 41**
 50. **Figure 42**
 51. **Figure 43**
 52. **Figure 44**
 53. **Figure 45**
 54. **Figure 46**
 55. **Figure 47**
 56. **Figure 48**
 57. **Figure 49**
 58. **Figure 50**
 59. **Figure 51**
 60. **Figure 52**
 61. **Figure 53**
 62. **Figure 54**
 63. **Figure 55**
 64. **Figure 56**
 65. **Figure 57**
 66. **Figure 58**
 67. **Figure 59**
 68. **Figure 60**
 69. **Figure 61**
 70. **Figure 62**
 71. **Figure 63**
 72. **Figure 64**
 73. **Figure 65**
 74. **Figure 66**
 75. **Figure 67**
 76. **Figure 68**
 77. **Figure 69**
 78. **Figure 70**
 79. **Figure 71**
 80. **Figure 72**
 81. **Figure 73**
 82. **Figure 74**
 83. **Figure 75**
 84. **Figure 76**
 85. **Figure 77**
 86. **Figure 78**
 87. **Figure 79**
 88. **Figure 80**
 89. **Figure 81**
 90. **Figure 82**
 91. **Figure 83**
 92. **Figure 84**
 93. **Figure 85**
 94. **Figure 86**
 95. **Figure 87**
 96. **Figure 88**
 97. **Figure 89**
 98. **Figure 90**
 99. **Figure 91**
 100. **Figure 92**
 101. **Figure 93**
 102. **Figure 94**
 103. **Figure 95**
 104. **Figure 96**
 105. **Figure 97**
 106. **Figure 98**
 107. **Figure 99**
 108. **Figure 100**
 109. **Figure 101**
 110. **Figure 102**
 111. **Figure 103**
 112. **Figure 104**
 113. **Figure 105**
 114. **Figure 106**
 115. **Figure 107**
 116. **Figure 108**
 117. **Figure 109**
 118. **Figure 110**
 119. **Figure 111**
 120. **Figure 112**
 121. **Figure 113**
 122. **Figure 114**
 123. **Figure 115**
 124. **Figure 116**
 125. **Figure 117**
 126. **Figure 118**
 127. **Figure 119**
 128. **Figure 120**
 129. **Figure 121**
 130. **Figure 122**
 131. **Figure 123**
 132. **Figure 124**
 133. **Figure 125**
 134. **Figure 126**
 135. **Figure 127**
 136. **Figure 128**
 137. **Figure 129**
 138. **Figure 130**
 139. **Figure 131**
 140. **Figure 132**
 141. **Figure 133**
 142. **Figure 134**
 143. **Figure 135**
 144. **Figure 136**
 145. **Figure 137**
 146. **Figure 138**
 147. **Figure 139**
 148. **Figure 140**
 149. **Figure 141**
 150. **Figure 142**
 151. **Figure 143**
 152. **Figure 144**
 153. **Figure 145**
 154. **Figure 146**
 155. **Figure 147**
 156. **Figure 148**
 157. **Figure 149**
 158. **Figure 150**
 159. **Figure 151**
 160. **Figure 152**
 161. **Figure 153**
 162. **Figure 154**
 163. **Figure 155**
 164. **Figure 156**
 165. **Figure 157**
 166. **Figure 158**
 167. **Figure 159**
 168. **Figure 160**
 169. **Figure 161**
 170. **Figure 162**
 171. **Figure 163**
 172. **Figure 164**
 173. **Figure 165**
 174. **Figure 166**
 175. **Figure 167**
 176. **Figure 168**
 177. **Figure 169**
 178. **Figure 170**
 179. **Figure 171**
 180. **Figure 172**
 181. **Figure 173**
 182. **Figure 174**
 183. **Figure 175**
 184. **Figure 176**
 185. **Figure 177**
 186. **Figure 178**
 187. **Figure 179**
 188. **Figure 180**
 189. **Figure 181**
 190. **Figure 182**
 191. **Figure 183**
 192. **Figure 184**
 193. **Figure 185**
 194. **Figure 186**
 195. **Figure 187**
 196. **Figure 188**
 197. **Figure 189**
 198. **Figure 190**
 199. **Figure 191**
 200. **Figure 192**
 201. **Figure 193**
 202. **Figure 194**
 203. **Figure 195**
 204. **Figure 196**
 205. **Figure 197**
 206. **Figure 198**
 207. **Figure 199**
 208. **Figure 200**
 209. **Figure 201**
 210. **Figure 202**
 211. **Figure 203**
 212. **Figure 204**
 213. **Figure 205**
 214. **Figure 206**
 215. **Figure 207**
 216. **Figure 208**
 217. **Figure 209**

The following table shows the results of the regression analysis for the dependent variable "Number of publications" (N = 100). The independent variables are "Gender" (Male/Female), "Age" (20-30/31-40/41-50/51-60/61+), "Education" (Bachelor's/Master's/PhD), "Experience" (0-5/6-10/11-15/16-20/21+), and "Research Area" (Biology/Chemistry/Physics/Mathematics/Other). The table includes the coefficient estimates, standard errors, t-statistics, and p-values for each variable.

Variable	Coefficient	Standard Error	t-statistic	p-value
Gender (Male)	0.15	0.05	3.00	0.002
Age (31-40)	0.20	0.08	2.50	0.015
Age (41-50)	0.25	0.10	2.50	0.015
Age (51-60)	0.30	0.12	2.50	0.015
Age (61+)	0.35	0.15	2.33	0.020
Education (Master's)	0.10	0.03	3.33	0.001
Education (PhD)	0.20	0.04	5.00	<0.001
Experience (6-10)	0.15	0.06	2.50	0.015
Experience (11-15)	0.20	0.08	2.50	0.015
Experience (16-20)	0.25	0.10	2.50	0.015
Experience (21+)	0.30	0.12	2.50	0.015
Research Area (Chemistry)	0.10	0.05	2.00	0.040
Research Area (Physics)	0.15	0.06	2.50	0.015
Research Area (Mathematics)	0.20	0.08	2.50	0.015
Research Area (Other)	0.25	0.10	2.50	0.015

The regression analysis shows that the number of publications is positively influenced by gender, age, education, experience, and research area. The coefficients for each variable are as follows: Gender (Male) = 0.15, Age (31-40) = 0.20, Age (41-50) = 0.25, Age (51-60) = 0.30, Age (61+) = 0.35, Education (Master's) = 0.10, Education (PhD) = 0.20, Experience (6-10) = 0.15, Experience (11-15) = 0.20, Experience (16-20) = 0.25, Experience (21+) = 0.30, Research Area (Chemistry) = 0.10, Research Area (Physics) = 0.15, Research Area (Mathematics) = 0.20, and Research Area (Other) = 0.25. The standard errors for each coefficient are also provided. The t-statistics and p-values are calculated based on the standard errors and the null hypothesis of no effect. The p-values indicate the statistical significance of the coefficients, with values less than 0.05 indicating a significant effect.

Éclatant
ciel barbeau jurant sur
l'outreblanc des nuages.

Un vert chandail sur le cou
trapu grosse la tête carrée
la mâchoire la nuque dégage
des cheveux noirs.

Les vols croisés de
moineaux bruns et de gris
pigeons jurent sur les
bleuâtres pervenches

dispersées sur le béton :
la bouche abrite une telle
vélocité que c'est distincte-
ment que lèvres et menton
s'organisent pour l'orage.

L'orange marteau-piqueur
haut en couleur
complémentaire
soulève des volutes
de poussières,
s'accordant sur le Bleu
bien bleu. Blanc

bleuté. Rouge

bien bu.

Le teint
de l'homme
(au bleu blouson aux épaules
droites portant mâchoire fine
à dents de lapin) a viré rubi-
cond.
Son pantalon droit
noir délavé sans ourlet
apparent, de nervosité
frétille.

Cadre urbain se rénovant ; temps beau et vif. Mettons :
Sans le poivre-et-sel des nuages. De part et d'autre *en plus gros*
de M. Lambda un uniforme dessine la vulgate.
un complexe de courbes et droites immatérielles. *Grosso modo*,
Certaines vont simplement, d'autres sont amples. disons
Des magnifiques, les dangereuses, font des ellipses. que tu as
Des révolutions autour de points qui te transforment quelques
en contre-venant. « C'est votre voiture, monsieur ? problèmes,
Vous avez rien d'autre à faire que me regarder toi & ton
travailler ? » *il entend derrière*. L'envie de suivre ce module
en en lisant la partition possible brouHAHA cognitif.
sur chacun des visages fait : *il s'arrête et se retourne*. Heureusement
Belle en fiction, elle parle à deux yeux qui, du chemisier ici
100 % polyester, tombent sur une paire de socquettes. (vulgate)
En coton. Mouvants doigts de pieds. tu devrais
D'une tête se secouant d'un gauche-droite-droite- trouver
gauche non je ne veux pas verbaliser à votre place un résumé
madame demoiselle. De ses lèvres (si elles se mordillaient il se les
gercera en) n'annonçant rien, de ce qui se trame
(Lui, sa vue (tueuse de scénarii) gâchant son plaisir, s'immédiatement
re-retourne & re-marche) dans les colonnes à côté : quelqu'un,
vraisemblablement tout en lui lâchera « Non, je veux pas se fait
verbaliser à votre place madame demoiselle. Mais aussi elle a
peut-être la tête déjà bien amochée.



Titre Échanger les moyens au passage

Auteur Alain Farah

Notes Paris, 25 novembre 2005

Bop, Bop, Bop, Bop.



On peut, en touriste, s'inquiéter longuement du trajet qu'emprunte la cause avant de se muer en effet.

Certes, Venise est une ville magnifique, mais il est faux de réduire l'expression du malaise à une simple variation binaire. Le cycle de la crise ne succède pas simplement au cycle de la rémission. La crise elle-même est l'objet d'un va-et-vient ; l'accalmie suit la poussée, la poussée suit l'accalmie.

Prendre l'habitude des expressions étranges.

Comment vas-tu ? Je vais mal : je vis une crise dans ma crise.

Canal, canalise.

Fatigue passée ulcère passé canal.

Allez, ramasse le savon.

Un Baron H. qui, piétinant, creuserait en lui-même ses avenues.

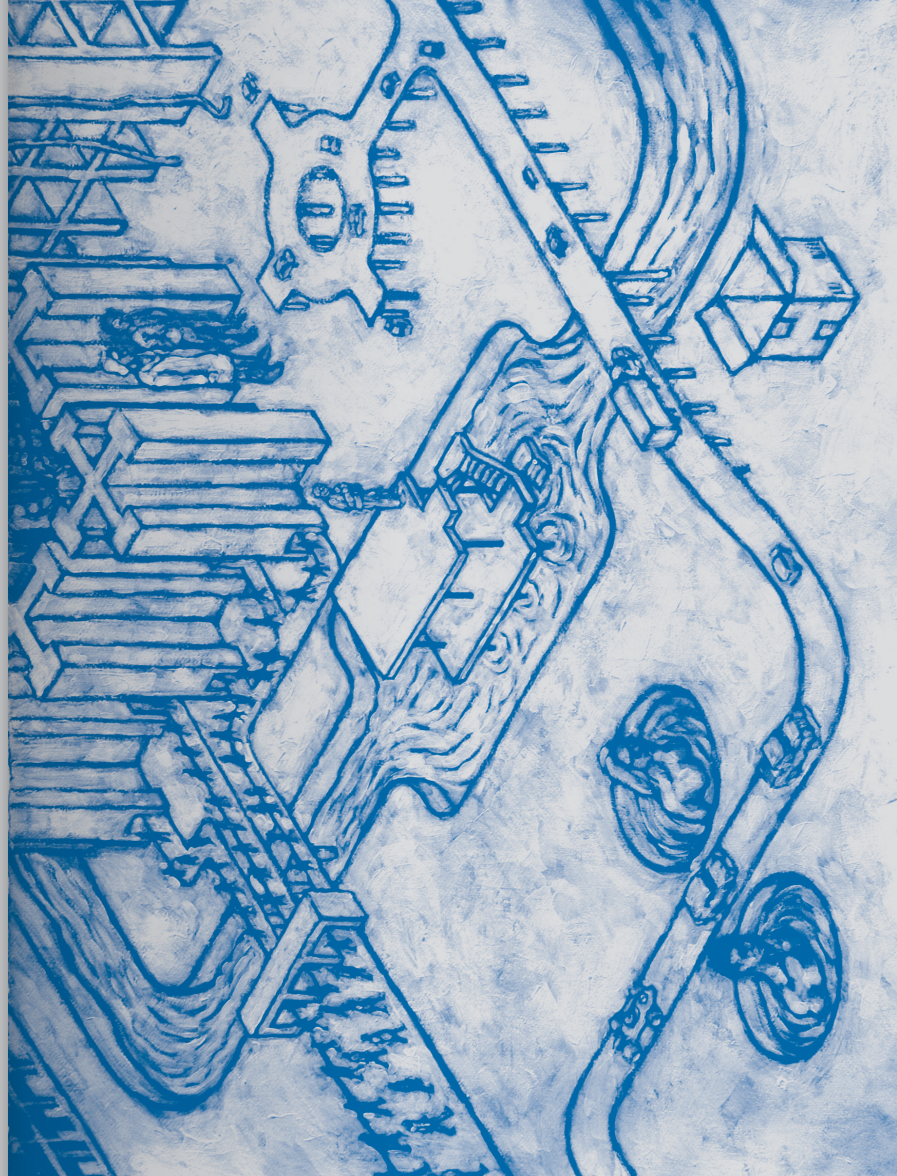
Bop, Bop, Bop, Bop.

Je suis pourtant jeune pour écrire ma biographie.

Traboule.

J'ai pris j'ai pris ô James l'habitude de manger du bon poisson rue Monsieur le Prince, ô oui du bon poisson près du magasin d'anatomie ces mêmes années où je pondis ma Méthode de Fruits.

Deux



Titre Du prémonitoire et des parcs publics

Auteur Bertrand Laverdure

Notes 3, 10 et 27 octobre 2006

Bertrand Laverdure est un explorateur des parcs publics. Mais pas tout à fait. Il n'utilise pas d'équipement et n'a pas suivi de cours d'explorateur. Par contre, il traîne avec lui un sac de plastique, dans lequel il transporte de la nourriture *cheap* et quelques trucs abstraits comme ses obsessions de littérature totale.

Fasciné par ces aires de verdure sur la carte de la ville, il rêve d'écrire un livre sur les parcs publics montréalais. Ce livre éclectique proposerait des textes performatifs et des textes interactifs. L'auteur, amateur de bricolage littéraire, souhaiterait promouvoir une forme d'interaction pauvre qui n'utiliserait que la technologie éprouvée du livre (celle aussi du téléphone à l'occasion). Il invite ses lecteurs à constater la véracité de ses prémonitions en se présentant dans les parcs publics aux dates et aux heures indiquées. Pour plus de renseignements, veuillez le contacter au 514 525-2841.

Je suis au chaud. Je suis enveloppé d'une chaleur molle. Mon calorifère irradie des ondes bouillantes, indifférent à ma peau apathique. Je vais prédire des événements. Je ne vous tromperai pas. Je vais me projeter *in a curious time machine*.

Bientôt, mes bras font la grue, se cognent aux chambranles des portes de mon petit appartement. Ma tête devient un torse et mes bras des cous de girafes. Je saute et cours dans mon trois et demi surchauffé. Je me surchauffe. J'éclabousse. Je cherche des verbes d'excès, qui balbutient, qui transportent de curieuses tensions verbales. J'invoque je ne sais plus trop quoi. Je lance la carte de Montréal Allmaps (révisée) sur mon lit, puis la déplie nerveusement. J'y cherche les espaces verts.

Ici et maintenant, selon les cadastres montréalais traditionnels, j'existe au milieu d'un univers enfoui, encerclé de murs de béton qui me protègent des agressions du froid, des turpitudes de la terre noire. Ces murs étouffent aussi un tant soit peu les bruits permanents de la rue Sherbrooke. J'habite. Je crèche. Je loge. Je dors. Je mange. Je me douche. Je frotte. Je trotte. J'essuie. Je me débarrasse des sacs de poubelle. Je m'occupe de mes souris (Madame Edwarda et Madame de Genlis). Je me masturbe. Je lis. Je suis un vivant, une abstraction livresque, quelques chiffres. Je suis une multitude de liens carboniques. Je suis au milieu d'un réseau de connaissances qui m'autorise à penser qu'au moins trente personnes



se présenteront à mon enterrement. Je rouspète. Je décline des invitations. J'hésite. Je regarde des émissions honteuses. J'en arrive au rituel prémonitoire attendu.

Ici et maintenant, donc, en ce 28 octobre de l'an de grâce 2005, à 7 h 38, les turbulences sonores et télévisuelles réduites au minimum ou plutôt annihilées, je prédis, j'annonce, je me targue d'être au courant, je me flatte d'être informé que le 3 octobre 2006, vers les 21 h 45, vous me trouverez au parc Pierre-Bernard (situé à Montréal entre les rues Mousseau, De Teck, Sainte-Claire et le boulevard Pierre-Bernard). J'y réciterai alors, détendu, attendri, affable et accueillant, ce court paragraphe annonçant ma venue. Je vous promets également que je mangerai avec appétit un sandwich aux œufs acheté au dépanneur.

Mais ce n'est pas tout. Je ne m'arrête pas là. Je persiste. J'ai des visions. J'intériorise. J'entrevois des choses. Je monte des projets de performance prémonitoires dans les parcs publics montréalais avec une désinvolture accablante. Je me redresse. Me penche. Fouille la carte révisée. Je tombe sur le parc Pirandello. Joli. Grave et lourde référence. Tentation vive d'en faire plus, de trouver des anecdotes, des lignes, des passages de l'œuvre du dramaturge, du vibrant inquietteur de *Six personnages en quête d'auteur*. Fébrilité d'un instant. Excitation citationnelle. Courbe descendante du plaisir que je ressens en constatant la présence d'allusions littéraires dans le paysage



urbain. Calme volubile. La faune urbaine est par définition une forêt de livres, de pancartes, de règlements, de musique sans partition. Pas de quoi fouetter un chat. Pas de quoi s'étirer. Pas de quoi tomber dans le désordre enivrant des phrases historiques. Un parc est un hommage rendu à une personnalité disparue, un mystère cadastral pour les amateurs de centres de documentation, de centres d'archives. Un oasis à pique-niques, un îlot de lecture publique. Un mouroir à chagrins, une plaque tournante. Un catalogue de souvenirs indésirables et familiers. Un lieu de culte païen. Un carrefour de performances impromptues.

Le parc Pirandello est situé entre les rues Jean-Rivard, de Compiègne, Bretagne et le boulevard Provencher. Ici et maintenant, donc, en ce 28 octobre de l'an de grâce 2005, à 7 h 57, ébloui encore par l'écran de mon ordinateur, la bouche macérant dans un vivarium tiède et acide, je divulgue, je prédis, je promets que, le 10 octobre 2006, vers les 20 h 30, je serai au parc Pirandello et que j'y réciterai un texte inédit, un péhomme, une toute petite pièce (pas plus de dix lignes), composée la journée même. J'ouvrirai ensuite avec délectation un paquet de chips au ketchup de marque Lay's. Tout en marchant dans le parc, j'en dégusterai le contenu.

Mais l'ultime trophée de cette divination performative sera ma présence, ma vigie, mon tour de garde au parc Benny (situé entre l'avenue de Monkland, l'avenue Benny, le boulevard



Cavendish et le prolongement de la rue Starnes). Ici et maintenant, donc, en ce 28 octobre de l'an de grâce 2005, à 8 h 25, les yeux étirés, le système digestif encombré, les mains moites et les jambes coincées par une nervosité envahissante, j'avertis les résidants, je vous révèle, j'anticipe que j'entreprendrai à 20 h une veille et que je jouerai à la sentinelle jusqu'à 21 h au parc Benny, le 27 octobre 2006. Tous ceux qui voudront bien se présenter seront personnellement accueillis. J'aurai en mains une copie du *Journal de Montréal* du jour, une bouteille d'eau Naya 500 ml et un paquet de noix de cajou. Je découperai dans cette édition du *Journal de Montréal* quelques phrases, quelques mots, puis les disposerai sur une page, les collerai à l'aide d'un tube de colle Pritt, suivant mes intuitions du moment. Ce collage sera ma façon de partager avec les personnes qui se trouvent sur place les sentiments disparates se disputant la préséance de mon attention. Le collage terminé, je lirai à voix haute une ou deux pages d'*Une vie ordinaire*, de Georges Perros.

En cas de pluie, je prédis qu'aucune de ces activités n'aura lieu.

x *Benoît Laver*

Titre Les chemins de la guérison

Auteur Xandaire Sélène

Notes
L'hypochondrie
La peine d'amour
La dépression nerveuse
Le hoquet
L'agoraphobie



Commencez le parcours devant le portail
du parc La Fontaine, sur la rue Rachel.
Prenez le chemin transversal qui aboutit
à la fontaine.
Descendez la pente à gauche du belvédère.
Longez le bord de l'étang jusqu'au pont.
Traversez le pont.
Restez cinq minutes dans le pavillon
à côté du restaurant.
Entrez dans le restaurant et procurez-vous
un chocolat chaud et une gaufre de Liège.
Sirotez le chocolat chaud dans le pavillon.
Marchez sur la pelouse vers l'ouest.
Traversez l'avenue du Parc-La Fontaine.
Empruntez la rue Napoléon.
Continuez sur la rue Napoléon jusqu'à
la rue Saint-André.
Tournez à gauche.
Traversez la rue Cherrier.
Tournez à droite.
À la rue Berri, entrez dans la station
de métro Sherbrooke.
Au guichet, achetez une lisière de six billets.
Glissez-en un dans la fente.

Dégustez la gaufre de Liège sur le quai,
direction Henri-Bourassa.
Montez dans la troisième voiture du métro.
Descendez à la station Liège.
Sortez de la station.
Prenez la rue d'Amsterdam en direction
de la gare.
Continuez jusqu'à la rue de Londres.
Quand la rue de Londres devient London
Street, tournez à droite sur Fenchurch Street.
Entrez dans la gare.
Au kiosque, lisez la une du *Times-Colonial*.
Sortez sur Savage Gardens.
Dirigez-vous vers les quatorze arbres.
Reposez-vous à l'ombre des arbres.
Dans quelques minutes,
vous vous sentirez mieux.

Commencez votre parcours au coin
des rues Sainte-Rose et Cartier.
Suivez la rue Sainte-Rose jusqu'à la rue
de la Visitation.
Montez la rue Saint-Denis.
Entrez dans la Bibliothèque des Sulpiciens
et paraphez le registre.
Descendez l'escalier et déposez votre
manteau au vestiaire n° 21.
Montez les escaliers et entrez dans la salle
de lecture.
Sortez sur l'avenue Henri-Julien.
Dans quelques secondes, vous verrez
apparaître un passage secret.
Pénétrez dans le passage secret.
À l'autre bout, vous entrez dans le Musée
des beaux-arts de Montréal.
Lorsque vous entendrez le tintement
de la cloche, reprenez votre manteau
et sortez sur l'avenue du Parc.

Traversez la rue et entrez dans
le théâtre Laurier.
Prenez une place au premier balcon.
Imaginez un film.
Sortez sur la rue Montcalm.
Montez la pente et entrez dans
la Bibliothèque centrale.
Sortez sur le boulevard Saint-Laurent.
Tournez à droite.
Entrez dans le Ouïmetoscope.
Sortez sur l'avenue du Parc.
Prenez le funiculaire jusqu'au sommet
du mont Royal.
Entrez dans le chalet et acceptez
le verre de porto qu'on vous offre.
Dans quelques instants, vous serez guéri.

Commencez votre parcours
à l'extrémité boisée de la rue Coronet.
Montez la rue.
Tournez à droite.
Dans quelques instants, vous verrez
le café Le duc de Lorraine.
Tournez à gauche.
Traversez le Petit Sablon et la Grand'Place.
Tournez à gauche.
Passez devant la Staatsoper, l'Opéra
et le Sydney Opera House.
Parvenu au Reichstag, tournez à droite
et montez la pente vers le Parthénon.
Une fois dans la cour de la mosquée
Qarawiyyin, prenez le tramway en direc-
tion
de la ziggourat de Tchoga Zanbil.
Descendez à Cathedral Grove.
Entrez dans la maison Coillot
et passez-y la nuit.
Réveillez-vous dans la forteresse de Jodhpur.

Sortez par la porte Saint-Jean.
Descendez vers l'eau.
Embarquez dans un canot.
Ramez sur le Grand Canal
jusqu'à la pagode Shwedagon.
Faites un portage à travers la place Rouge.
Traversez le pont Charles.
Amarrez votre canot à l'une
des berges du Nil.
Entrez dans le Musée des instruments
anciens pour jouer du serpent.
Dans quelques instants,
vous vous sentirez mieux.

Commencez dans le parc Morgan.
Montez l'avenue Morgan jusqu'au marché.
Entrez dans le marché.
Volez une pomme.
Descendez l'avenue Morgan.
Jouez au cricket avec les enfants dans
le parc Champêtre.
Traversez le chemin de fer.
Allez au bout du quai Sutherland.
Embarquez sur le navire qui se dirige
vers Manchester.
Dans deux semaines, le navire descendra
le Manchester Ship Canal et jettera l'ancre
à l'East Quay South.
Débarquez.
Montreal Drive s'étend devant vous.
Marchez tout droit.
Empruntez Warwick Road, qui devient North
Warwick Road, pour arriver à l'Old
Trafford Cricket Ground.

Jouez au cricket avec les enfants dans l'Old
Trafford Cricket Ground.
Traversez le chemin de fer.
Prenez le train en direction de Hale.
Vous verrez deux écoles : la première est
la Gorse Park Secondary School for Girls ;
la seconde est la St. Mary's Roman
Catholic Secondary School for Boys.
Descendez au prochain arrêt, c'est-à-dire
à Stretford.
Suivez le chemin de fer à pied pour arriver
au cimetière.
Mangez votre pomme volée dans le cimetière.
Dans quelques instants, vous cesserez
de hoqueter.

Commencez dans le salon.
Entrez dans votre chambre.
Prenez votre livre de chevet.
Parcourez le deuxième chapitre.
Entrez dans la matière.
Suivez la logique.
Tournez la page.
Allez tout droit, au cœur de la question.
Naviguez dans l'index.
Fermez le livre.
Dans quelques instants, vous pourrez
sortir de chez vous.

Trois



Titre Roche papier

Auteur Simon St-Onge

Notes —



Nuit de neige lente sur Val-d'Or,
de noires épinettes sont en partance
pour un ciel déplié d'où s'élancent
de petites étoiles de papier
qui tombent dans l'œil
des filles gazées¹
louvoyant du rêve
de se faire enlever
par le Cosaque capé de l'Église
de l'Ukraine,
devant lequel,
à ce moment même,
un astronome cri s'épanche
en valsant valsant d'une voix blanche :
Valdoriceens, Valdorieennes,
mettez-vous à voler.

Au loin au creux la Sigma² sonne ;
les enfants à leur lit
sitôt se suspendent
pour voir si s'ouvre
– enfin dessous –
l'œil caché de la lune.

Au loin au creux le cœur résonne,
et pour un peu de lumière
dans le pli de la faille
les souterrains cisailent
des flocons de pierre.

Au-dessus, des hommes sans cape,
des manoirs de la 3^e,
comme un coup de dés
s'éjectent eux-mêmes,
s'engouffrent dès lors
dans l'air des rues,
à la poursuite
de cils cassés
ou de peines perdues,
jusque sous les fenêtres
des filles envolées
et lèvent la tête
au ciel déplié
où, sabre au clair
et nu comme neige,
le Cosaque hilare
à grands moulinets
est tout à taillader
ces petites damnées
étoiles de papier.

¹ Au Quatro, taverne de la 3^e Avenue,
le pichet de bière est servi dans
d'authentiques jerrycans.

² Mine à ciel ouvert à l'entrée de Val-d'Or.
Une alarme dans la ville annonce
les explosions souterraines.

Titre La ville d'automne

Auteur Daniel Canty

Notes Du 13 au 20 octobre 1999



Arrivée à la tombée du jour. Départ à l'aube.
Comme si tout ne tenait qu'en une nuit.

pour J.

I
LE TRAIN POUSSIÈRE

Le vieux train tremble comme la feuille finale au doigt d'une branche. Dans ma cabine, personne ne parle. Devant moi, sur le velours rouge élimé de la banquette, un jeune couple dort. Le visage de l'homme, tourné vers moi, repose sur les genoux de la femme – le pouls de la femme le berce, assourdissant la cadence du train en lui. La fatigue nous rapproche. Elle s'apaise en nos têtes appesanties. Ma pensée glisse sur la fenêtre. J'ai abandonné ma langue parmi les bagages au quai de la dernière gare. Ces terres tristes n'ont oublié ni l'empire ni la guerre. Le train passe sur la plaine et soulève la poussière de l'ancien régime. Des images floues s'assemblent. La lumière morne entraîne la pulvéulence avec elle. Inéluctable et minimal, son grain s'accumule. Ma chevelure est un blé sec et sans lustre. Engourdi, j'appuie le visage sur la vitre. Aucune résistance possible. Je pointe vers les formes fuyantes de l'autre côté du verre sali, souhaitant les rejoindre ou les faire durer, ou seulement leur ressembler.

Pour parvenir à la ville d'automne, j'ai traversé quatre frontières. Le contrôleur est un monsieur blanchissant et trapu, à l'allure impeccable, vissé droit sous sa casquette droite, qui ne parle qu'allemand. Il ouvre sa loupe miniature d'un geste preste, comme le barbier son rasoir, effleure mes papiers avec l'attention d'un exégète. Quand vient le poinçon, il est bref et tranchant.

À proximité de chaque frontière, il revient me visiter, exhibant la même froideur administrative, répétant les mêmes gestes chirurgicaux. Je ne m'en laisse pas imposer par cet homme qui ignore tout des grâces civiles. À chacun de ses contrôles, j'occupe la même place, je souris du même sourire, figé sur le velours rouge élimé de la banquette. Le voyage est assez long pour vider toute mémoire, et il faut bien s'occuper.

Le manège du contrôleur me porte à comprendre que les rails repassent deux fois par la même contrée intermédiaire. Comme l'aiguille dans l'étoffe. Allemagne ? Autriche ? Peu importe. À la première traversée, le train est cette lisière mobile qui court devant la découpe noire des banlieues et des usines. Au second passage, nous pénétrons dans une vaste cour de triage qui semble un pays en soi – pays d'octobre : tissu de mouvement crépusculaire, filé par les rails.

En ce lieu intermédiaire, au poitrail de l'Europe, les trains convergent. Toutes les directions s'envisagent, tous les uniformes se valent. À bord des trains au repos dans ce *no man's land*, tickets en toute langue et devises de tout cours transitent de main de passager à main de contrôleur. La lumière des lampes au sodium, haut perchées et éparées, dessine une nébuleuse

disjointe. Les grappes de haut-parleurs crachent les instructions des coordonnateurs du trafic, météores de statique qui traversent les brumes électriques au pied des pylônes. Dans l'épaisseur du clair-obscur se dégagent des mouvements ralentis. Les convois, traits sombres et métalliques au ras du sol, sont défaits et recomposés. Des manœuvres en salopettes déchargent et rechargent des caisses et des paquets rendus abstraits par l'obscurité. Dans les wagons à bestiaux, des troupeaux méconnaissables considèrent d'un œil mélancolique les passagers qui, en fronçant les sourcils aux fenêtres des trains en arrêt, tentent de différencier les assemblages chimériques de la cour de triage.

Des faisceaux lumineux glissent sur la plaine. L'aiguille incandescente des trains de nuit scarifie la chair brumeuse du pays d'octobre. Le rail veine la peau du continent. Quel en est le dessin ? Il faut partir pour le savoir.

Fuir ou ne ressembler à personne

Mes compagnons amoureux sont descendus à la première frontière il y a des heures. Cette fois, un grand homme au crâne rasé et une grande femme forte, gonflés par des manteaux de duvet, se présentent à la porte de ma cabine. Je me méfie des couples qui s'inventent des uniformes, mais je leur souris tout de même, espérant un peu de compagnie. Peut-être parlent-ils anglais ? La femme dégage un pan de son manteau et expose un pistolet et un badge. L'homme surveille le corridor. Un passager clandestin serait-il monté à bord à la cour de triage ? Je ne sais pas. Ils ne répondent pas aux questions que je leur pose en

anglais, gesticulent vaguement puis repartent, ayant eux aussi contrôlé mes papiers.

Le train suit les rails, et un fugitif fuit le long du couloir des wagons. Son seul salut sera de trouver, comme moi, une place assise. Là, il pourra s'immobiliser et ne ressembler à personne.

Enracinement à la brume

La lumière, le soir, prend du poids, m'enracine au souvenir. Les passagers sont indistincts, pesants et embrouillés comme les troncs de la forêt qui approche. Les rails sont un assemblage de bois abattu, et nous roulons sur un tapis de feuilles mortes, déroulé afin d'annoncer le règne à venir. Maintenant, la forêt chemine à nos côtés, confuse, tremblante, constante et variable. Les derniers accents de la lumière se replient et se froissent dans le feuillage. Un corridor lumineux traverse le brouillard bigarré des arbres. Les passagers sont sans visage. À travers la forêt ils accompagnent l'image de ce qui vient.

Berceuse pour une tête sans sommeil

Depuis longtemps je suis seul ici, prostré sur la banquette usée. Elle est juste assez longue pour qu'un homme s'y étende et s'y assoupisse, son sac à dos pour seul oreiller. Est-ce que je ne dors pas parce que je ne suis pas d'ici et que ce serait impoli ? Après tout, le premier contrôleur a vérifié mes documents à la loupe, et le couple qui a suivi était armé. Ou alors est-ce que je ne dors pas parce que j'ignore quel fugitif, coupable de quel délit, pourrait pousser ma porte ?

Je ne dors pas et songe que, depuis la dernière frontière, derrière une porte qu'on n'ouvrira pas, un homme sans visage est caché, tremblant comme moi au rythme du train, couvert des poussières de la plaine, dans la lumière d'octobre.

Maintenant je sais que les passagers, alignés à leur fenêtre, ressemblent aux statues de la ville d'automne, si nombreuses. Comment reconnaître le fugitif ? Statue dénaturée, il aurait perdu sa tête et aurait besoin de la nôtre. Quelle meilleure cachette ? Cheminant par nos pensées, il mêle la substance de sa solitude à la nôtre. Sa tête coupée roule et chante dans la cadence sourde et les accents stridents du train. Grâce à elle, les voyageurs sont réunis dans la pensée de ce qui ne se meut pas. En nous, le temps s'étire et défile. Je m'allonge et je dors bientôt du sommeil des statues. Dans la nuit lourde, le train a la densité d'une pierre.

– INTERLUDE –
GARE DE GUERRE

Je ne me souviens ni où ni quand nous sommes montés dans le train moderne qui nous mène de la frontière de la république à la ville d'automne. Les passagers épuisés sont dispersés parmi les rangées de banquettes, recouvertes de toile bleue, d'un wagon unique. Que contient le reste du convoi ? Un peuple de statues retournant vers leur ville ?

Le nouveau contrôleur porte sa casquette en arrière, comme celui qui a fêté. Petit homme, les cheveux blonds en bataille, tout ce qu'il y a de plus jovial. L'ancienne administration doit-elle sa chute à ce qu'elle était trop sérieuse ? Nous lui tendons nos tickets, et il nous remercie en faisant des blagues dans sa langue étrangère, qui m'évoque un allemand approximatif. Il poinçonne sans faire attention, guilleret et affable.

Le paysage magnifiquement mélancolique dément cette bonne humeur. La découpe nocturne de la ville d'automne, avec ses coupoles et ses tours basses, ses rondeurs néoclassiques et ses angles de ciment moderne, rappelle la lourdeur hiératique

de Londres. La gare sous son dôme a des allures de basilique. En face du terminal s'élève une autre évocation de la guerre lointaine : l'immeuble de béton d'où la radio des résistants rayonnait sur l'Europe.

Le train s'enfonce dans un passage souterrain éclairé par des lampes halogènes. On croirait pénétrer dans un abri anti-bombardement. Sur le quai, des hôteliers munis de cartables d'écolier vantent leurs aubaines. Le géant aux mains d'ouvrier qui m'accoste est âgé d'une cinquantaine d'années et sent la bière. Il ne sourit pas, mais son ivresse est douce. Il me tend un cartable rempli de photos de son hôtel et offre de m'y conduire en voiture. Je lui fais confiance.

Nous passons, dans sa compacte cabossée, par la Place du printemps, où le régime a été rénové. Dans une banque, au coin, l'écrivain névrosé poussait des paperasses. Mouvement sombre à travers les rues. Nous ne croisons que quelques fêtards. J'habiterai un sous-sol à la douche défectueuse. Je pose mon sac sur un lit de réfugié. Sa lourdeur me rappelle la tête coupée du fugitif.

II LA RÉPUBLIQUE DES STATUES

La ligne imaginaire d'un parallèle jette entre nos villes un pont infranchissable par voie terrestre. Il faut traverser mer et ciel pour atteindre notre ville sœur. Marchant parmi les pierres et les ombres du bout du monde, nous reconnaissons les traits des statues, les sentiments des musiques. Cette ville et la nôtre sont les deux chambres d'un même cœur, retailles d'une pierre unique, brisée comme un œuf pour en extraire la vie. Les oiseaux identiques d'un ciel identique à chaque battement d'ailes témoignent de cette vie partagée.

Le parallèle automnal

L'encre d'ombre

Dans la ville d'automne, la nuit commande le respect. Longtemps, le diable en personne a dansé sur les toits du bourg. Il y a des siècles qu'on n'entend ni son violon ni sa gigue. Les citoyens savent pourtant qu'il écrit encore la moitié de toutes les histoires de leur ville. Ce que les poètes et les savants n'arrivent pas à formuler, ce que les acteurs et les musiciens ne parviennent pas à jouer, les secrets imprononçables et les

mensonges in formulables, les rêves perdus au réveil et les cauchemars qui continuent à nous hanter sans que nous nous en souvenions : tout cela n'est qu'à lui. Il connaît notre nom véritable. Il connaît celui de tous les enfants qui ne naîtront pas et l'histoire des choses qui n'advieront jamais. Et il crache ses secrets, sous le couvert de nos songes, dans les tympanes de ceux que nous ne sommes pas destinés à rencontrer, comme dans un puits sans fond. Tout ce que la rivière charrie loin de nos regards lui appartient. Lui appartient tout ce qui échappe aux veilleurs à leurs fenêtres, et tout ce que camoufle le ciel, là où il n'y a plus rien, que le début absent de toutes choses.

— ♦ —

La ville d'automne, la nuit, est compacte comme le cœur des statues. Ceux qui s'aventurent dans le labyrinthe des rues et des ruelles obscurcies se meuvent entre des pans étroits de pénombre. La lumière est la flamme chevrotante d'une chandelle ou un reflet diffus de lune. De nouvelles murailles, taillées dans la substance des ténèbres, se sont élevées autour des façades de jour. Leur drapé dissimule les trous de balle et les cicatrices d'artillerie de la ville vénérable.

À ces heures, la ville d'automne raconte la moitié obscure de son histoire. Les statues sur leurs socles, les marionnettes en vitrine et les rares passants sous leurs chapeaux portent tous le même visage effacé. Et quand la brillance d'un œil entame le cocon de la nuit, chacun soupçonne qu'il s'agit d'un clin d'œil du diable.

Sur les avenues riveraines, son regard brille dans chaque leur miroitant à la surface du courant. Une myriade d'yeux

malins rôdent aux chevilles des noctambules, attendant de les entraîner sous le lit des nuits, vers leur dernier repos.

Il ne suffit pas de détourner le regard pour échapper aux tentations de la rivière. Le murmure du courant est une invitation insistante à percer le mystère des eaux noires. Au fond de l'obscurité, les noyés retrouvent les noms qu'ils avaient avant de vivre.

Il ne faut pas pactiser avec le malin. Aucune formule ne nous portera à l'éveil ou ne nous enfoncera dans le sommeil, aucune transaction ne nous permettra de nous extraire de l'ombre. Il faut continuer la marche, s'éloigner sans avaler ce que le diable brasse dans l'alambic des nuits, sans lire ce qu'il écrit dans l'encre d'ombre.

Citoyen golem

Adam s'est levé de la boue originelle. Le diable, tapi dans son ombre, s'engage à sa suite.

Le monde vieillit, et la poussière marche dans le ghetto juif de la ville. Un rabbin a façonné à l'effigie d'un homme immense la terre d'une mesure. Le diable, envieux de tous les sortilèges, se disperse dans la poussière à ses pieds.

Sous la langue muette du monstre, le rabbin inscrit les quatre lettres du nom de Dieu. Sa créature prend vie, exécutant les travaux domestiques et intimidant l'ennemi avec la même force imparable. Le quartier prospère. La nuit, le rabbin assure le sommeil du golem en effaçant la dernière lettre du nom magique. Le serviteur repose sans rêver dans la mesure qui est sa matrice.

Le diable, qui connaît toutes les cachettes et jalouse toutes les ruses, se glisse dans la maison du rabbin en se cachant dans les particules en suspens dans un reflet de lune. Il se dépose en une fine pellicule sur les trois autres lettres du nom et les efface. Le golem retourne à rien. Un coup de balai efface la dernière trace du héros. Dans la colonne de poussière, le diable tourne et s'en va.



Dans la tête de pierre de chacune des innombrables statues de la ville d'automne est aussi inscrit un nom secret. Pour le connaître, il faut redevenir poussière et s'insinuer par les pores de la pierre. En se déposant dans les contours vides des lettres, nos âmes s'amalgament à celles des statues, et nous rendons vie aux citoyens de pierre.

Comme tout en elle, les fenêtres de la ville d'automne ouvrent sur un autre monde. Qui ignore que la défenestration est la méthode de suicide et d'exécution privilégiée des citoyens ? Depuis le raisonnement infortuné du Docteur F., nombreux sont ceux qui, ayant conclu des pactes malheureux avec le diable ou la loi, finissent par se jeter par la fenêtre la plus élevée de leur demeure dans le vain espoir de renouer avec leur âme envolée. La matérialité incontournable des pierres du pavé fait invariablement achopper le geste. ¶ Seule réussit à survivre au saut la substance musicale, plus éthérée que nos âmes alourdies par leur chair. La population musicienne est ici si nombreuse que, de par les rues, à toute heure, les passants pénètrent des nuages sonores, ralentissent sous les fenêtres. Les marcheurs participent à une danse involontaire, dont la chorégraphie est connue des oiseaux seuls. La cacophonie navrée des volatiles est le contrepoint ironique à nos déambulations. Apparentés aux âmes musiciennes, les oiseaux savent qu'il n'y a pas de sortie au ciel, seulement des passages.

Le parallèle automnal

La conque de pierre

La musique qui nappe l'air de la ville d'automne est ancienne, mais on veut à nouveau l'entendre. Le hasard des pas guide l'écoute. J'ai été passionné dans l'adolescence par les chansons qui émanent des cafés. Apparemment, ce sont elles que préfère le Président, et il est aimé de tous.

Il y a aussi cette musique, moins familière pour moi, qui flotte dans la nuit autour des statues et des églises, et qui me donne envie de coller l'oreille à leur pierre comme à des coquillages démesurés. Sous les fenêtres entrouvertes, les passants ralentissent le pas, traversent le baume qui, soir après soir, apaise les blessures marquant les murs de la ville d'automne.

— ♦ —

Le pas des passants est partout porté par le même pavé. Celui-ci est composé de petits cubes gris irréguliers. Près des segments déchaussés, la voirie dispose des entassements pyramidaux de ces blocs, où pigent les voyageurs en quête d'un souvenir.

Le cliquetis des semelles fournit un accompagnement rythmique à toutes les musiques de la ville d'automne et un rappel permanent que sa pensée se répercute dans ses détails les plus infimes. Le dessin labyrinthique de la vieille ville entraîne les promeneurs dans une déambulation sans effort à travers son colimaçon de rues et de ruelles, et les marcheurs contribuent sans le savoir à la tectonique musicale de la ville. Ceux qui marchent le regard rivé à la pointe de leurs souliers sont enfin récompensés : pas à pas, ils sont gagnés par la pensée que les rues sont les affluents innombrables du conduit complexe d'une immense conque minérale et polyphonique.

— ♦ —

La spirale des marcheurs les entraîne tous vers le puits qui s'ouvre à proximité de la plus ancienne place de la vieille ville. Près de la margelle, soir après soir une musicienne reprend ses mélopées. Quiconque vient ici traverse son chant au moins une fois. La cavité du puits, prête à accueillir les vœux et les chutes, est le pavillon, posé sur le vide, de la ville à l'écoute de ses airs.

La chanteuse colossale porte une robe de soie noire. Sa longue chevelure est blonde, et son sourire est lunaire. Elle pose la main sur le dossier d'un antique fauteuil roulant en osier. Par son chant trouble et tranquille, elle ralentit puis immobilise les passants. Un chœur de marcheurs silencieux l'entoure.

Le choc clair des pièces qu'ils jettent sur le châle blanc, tout près d'un violon patiné, est le geste par lequel ils s'éveillent de nouveau à eux-mêmes. Le sourire de la chanteuse, suspendu dans le silence qui suit, leur rappelle qu'il y a un moment, ils flottaient dans son chant. Elle s'incline alors, comme pour faire la révérence, mais prend plutôt le violon, entamant un air qui se dégage lentement du silence. Bien que ses lèvres soient maintenant scellées, on voit encore son sourire, et l'instrument nous rappelle au souvenir de sa voix.

Près d'elle, au pied du puits, un homme est accroupi. Il porte une tuque et d'épais gants de laine, comme un indigent qui se protège du froid. Sa tête s'appuie lourdement sur ses mains. Il pleure comme elle sourit – invisiblement. Repassant près du puits, le jour suivant, je ne vois ni lui ni la chaise. Une autre statue a quitté son socle. Cette fois, je ne m'arrête pas.

Ciel minéral

Les oiseaux forment de gros nuages gris et sonores dans le ciel au-dessus de la ville d'automne. On les voit rarement se rendre quelque part. Ils virevoltent, dessinent des montagnes russes, des ellipses, des zigzags. Cette ville a toujours cultivé l'art du spectacle. Dès que l'attention de l'observateur se relâche, ils disparaissent. La grisaille minérale du ciel les a rappelés à elle. Le ciel, la ville et ses habitants partagent ici les mêmes tons. Tout ce qui offre un contraste au regard n'est que pauvre et fugace trompe-l'œil.

La disparition et le comportement des oiseaux de la ville démontrent qu'il faut mettre le citoyen et les statues sur un pied d'égalité. Les oiseaux, objecteurs de conscience, abandonnent quelquefois des plumes pour fournir la couronne de telle ou telle effigie de notable, ou rehausser une traine de feuilles mortes, mais les statues n'arborent pas leurs habituels galons de fiente. Leur hygiène porte à croire qu'elles mènent une vie secrète. Leurs poses et leurs traits ne sont ni triomphants ni pathétiques. Les statues sont plutôt affligées d'un poids réel, que la pierre des monuments n'arrive pas à faire sentir. Elles ne célèbrent rien, ne font que témoigner, nous rappelant que notre souffle et les battements de notre cœur sont aussi des témoignages vivants.

La ville d'automne a une âme de statue et un cœur de pierre. Les battements d'ailes des oiseaux dans la grisaille en scandent la pulsation. La pierre est le poids de chair dont l'oiseau cherche à s'arracher. Et le ciel minéral est la peau de ce dieu qui nous garde de jamais l'atteindre.

La ville d'automne est coupée en deux par l'ancien pont de pierre, où les statues, comme des suicidés remontés des eaux, se tiennent debout sur les balustrades, le dos tourné à la rivière. ¶ Une rive est dominée par le château Schloss et ses dépendances. À son pied, les nantis se réfugient dans leur privilège. De l'autre côté, le labyrinthe des rues et des ruelles accommode depuis toujours les désordres – ce qui veut ou doit fuir les arrêts d'un pouvoir central et ce qui doit se l'adjoindre sans s'y confondre. ¶ Dans cette ville où les statues semblent parfois aussi nombreuses que les citoyens de chair, il est approprié que le pont soit le lieu où les citoyens minéraux se manifestent avec la plus grande liberté. Suspendues au plus près de la procession des passants, en équilibre entre les deux rives, entre les flots et le pavé, les statues ont des allures de prince et des envies de badaud. Elles attendent ce moment où elles poseront le pied sur le pavé, repartant en toutes directions, mettant fin à l'ordre des princes et des pauvres en renversant le règne de la pierre et des chairs.

Le parallèle automnal

Cécité des statues au passage des fantômes

Les statues, rois et reines de tout temps, héros et saintes, s'alignent des deux côtés du pont. Perchées sur les balustrades, elles tournent le dos à la rivière. Elles jouent des scènes sans élucidation, et leurs regards se croisent dans des durées qui s'ignorent. La vérité sur leur vie est à trouver dans ces écarts.

Devant la statue la plus proche du château, j'ai cru t'apercevoir, photographiant un grand garçon aux cheveux roux. Je t'avais vue, dans la ruelle des alchimistes, mais je ne le croyais pas. Tu portais les bottes de ta sœur (celles dont tu m'avais parlé, et que tu n'aurais pas osé porter). Après la photo, tu lui as souri, et tu as parlé en une autre langue que la tienne. Ton fantôme et le mien se sont éloignés, chacun de leur côté.

— ♦ —

La république souterraine

Il y a des millénaires, les pères fondateurs de la ville d'automne ont vaincu l'armée de femmes qui occupait la vallée. Aujourd'hui, un parc marque le lieu de cette étrange victoire. Les pères triomphants ont cru rendre aux statues ce qui leur appartenait.

Le parc est enceint d'antiques murailles en pierres des champs. Les pelouses cahoteuses et les chemins tortueux semblent vouloir à tout moment en déborder. En cette journée froide, les passants sont rares : je me souviens d'un employé des parcs en salopette bleue ; d'un joggeur grisonnant au port militaire ; d'un couple emmitoufflé poussant un landau ; d'une fille et d'un garçon japonais, au sommet d'un tertre cabossé, pointant au loin. Ces personnages n'appartiennent peut-être pas à ce parc, aujourd'hui. On imagine plus facilement, du haut de ces murs, l'armée cuirassée des hommes alignée d'un côté de la rivière, les femmes dans leurs peaux et leurs fourrures sur l'autre rive, puis la lancée sauvage, la chair et le fer du dernier combat.

Je redescends. Un peu plus loin, deux voitures garées sur la pelouse au pied de la muraille m'indiquent une porte entrouverte. Un long escalier de pierre s'enfonce vers une nef souterraine. Au milieu de cet espace creux, sorte d'église sans ornement, la statue solitaire d'une noble dame, avec sa robe d'apparat et sa chevelure volumineuse, est confinée par un réticule d'électrodes et de capteurs. Le réseau des fils est lié à une sorte de sismographe, relié à son tour à un terminal informatique, où apparaît, en lignes vertes fluorescentes, une carte topographique constellée de cratères.

La cave est froide et humide, et les deux techniciens qui s'y affairaient ont répudié leurs sarraus pour des vêtements propres à un séjour de ski. En premier me salue un petit homme trapu et enjoué dans un gros pull-over de laine câblée, sirotant du thé dans un couvercle de thermos en inox. Une assiette contenant des petits-beurres et une orange finement tranchée en croissants est posée tout près de la souris de l'ordinateur. La lueur verdâtre de l'écran donne à cet homme l'allure d'un farfadet. Son collègue, debout à une courte distance de la statue, semble considérer d'un œil critique la fixation des fils. Lui aussi me salue sympathiquement à mon arrivée, comme si tour à tour les visiteurs du parc finissaient par s'aventurer ici. J'imagine facilement ce grand sec, dans son polaire aux motifs norvégiens, dévaler les pentes en slalom figures libres. Il tient le thermos d'une main, et une tasse en faïence bleue de l'autre. Je n'ai pas envie de thé, merci bien.

Ils m'expliquent que cette statue vient du pont. Les pluies acides et le smog criblent de nouvelles blessures les pierres de la ville, et les appareils des chercheurs permettent d'établir le relief exact des dommages. Le catalogue des deux scientifiques servira à élaborer un emploi du temps pour les déplacements et la restauration des statues.

Cette femme de pierre enlevée à son socle est le prototype pour la préservation de la république des statues. Mes amis buveurs de thé ne mesurent-ils pas secrètement ses rythmes cardiaque et pulmonaire, les flots de son sang et de ses humeurs ?

Je sais : son cœur bat au rythme des battements d'ailes des oiseaux dans la grisaille, elle emprunte son souffle à la musique qui s'échappe des fenêtres entrouvertes de la vieille ville, son sang s'écoule comme la rivière sous l'ancien pont de pierre et

ses humeurs correspondent aux averses d'automne. Sous les murailles du parc, cette statue solitaire et ses gardiens veillent à entretenir l'héritage archaïque de la ville.

L'exode d'hiver

Novembre venu, la pluie qui tombe sur la ville d'automne est si froide, son drapé d'aiguillons si précis et si dense, qu'elle semble une glace fine arrivée de l'hiver proche. Criblés par les pluies acides, les citoyens se souviennent alors qu'une autre ville, pareille et variable, effacera la mémoire de celle qui l'a précédée. Car le baptême de la ville est aussi simple que le passage des saisons – l'automne est le lieu unique où elle existe vraiment.

Parfois, un voyageur comme vous ou moi, venu d'encore plus loin, mais arrêté ici, raconte les merveilles de sa ville natale, plus ancienne même que sa ville adoptive. Il travaille à la réception de l'hôtel pauvre où vous passez et tente de vous convaincre qu'il existe des beautés plus pures à la lisière orientale du continent. Son conte fait apparaître les forêts infinies qui vous séparent de sa terre natale. Le ciel est de glace pure, la lune est de lait. Sous le vol d'un oiseau à minuit, un troupeau de cerfs galope sans rien chercher, la lueur d'un feu de camp illumine le creux d'une clairière, puis le ruban d'une rivière cède au tracé d'une route dont la veine de macadam coule une noirceur plus dense au milieu de la nuit.

L'étranger tente de vous louer une autre chambre, dans son hôtel à lui, pendant que le patron n'est pas là. Il réussira, en vous parlant de son pays comme s'il était le vôtre, comme si vous veniez du même lieu, mais ne vous étiez jamais rencontrés.

Nous sommes tous étrangers ici ; il faut se faire confiance. Sur la route dans votre tête, une poudreuse se met doucement à tomber. Vous accélérez vers l'orient. La ligne blanche devient cette marge obsédante où le regard et les flocons convergent. Tout est blanc devant. L'hiver et la forêt sont immenses, la route continue à jamais, et les villes sont des mirages où on arrive sans se rappeler comment on est venu.



Dans la forêt hivernale, le fugitif pourrait retrouver n'importe quelle ville. La guirlande infinie de ses pas dans la neige s'étend si loin derrière qu'on en perd l'origine. Aux confins de l'hiver, il cherche le chemin du retour vers la ville d'automne, où ce conte nous est conté, et d'où *Il était une fois* il est parti.

Au moment où toutes traces de la ville sont perdues, et qu'il ne lui reste plus qu'à tomber, il verra se lever, parmi les troncs, une statue sans tête. Elle a le corps fort du golem, et de loin derrière elle on entend, mêlé à la musique de conquête de la ville de pierre, la rumeur fugitive du diable. Cette statue, qui pourrait être la sienne, sera son repos. Il s'écroule à son pied, paralysé par le froid.



Entre les troncs de la forêt d'hiver, tu ouvres la procession, portant ma tête de pierre dans tes bras. Derrière toi, j'entrevois les âmes exilées des statues de la ville d'automne. Elles sont le contraire des statues qu'elles habitent. Elles cheminent lestées

de leur poids, sans laisser de traces. Toutes, jusqu'à la dernière, sont des femmes. Elles sont les spectres de l'armée archaïque à qui cette ville, en ses premiers temps, a été enlevée.

Te voici de nouveau inclinée sur moi, ton sourire si léger. Dans la neige à tes pieds, j'enlace tes genoux, j'appuie la tête sur ta poitrine, et je m'endors au bruit de ton cœur ou du mien.

À l'éveil, nous laisserons derrière nous la statue sans tête, pour nous engager ensemble dans la longue marche qui mène des confins de l'hiver jusqu'au sentier de feuilles mortes, à travers le pays d'octobre ; jusqu'aux maçonneries d'ombre et de temps de la ville d'automne.

Victorieux, debout ensemble, entre rois et reines, saints et guerriers, sur l'ancien pont, nous aurons reconquis notre place parmi les pierres.



La neige qui fond emporte nos pas dans le vide. Un tapis de feuilles mortes camoufle la poussière. Loin en forêt, une statue sans tête porte mon nom. L'utopie fatigue, à force de nous livrer en pâture au mouvement perpétuel. Et si je peux croire tout ce qu'on me raconte, vous en êtes aussi capables.



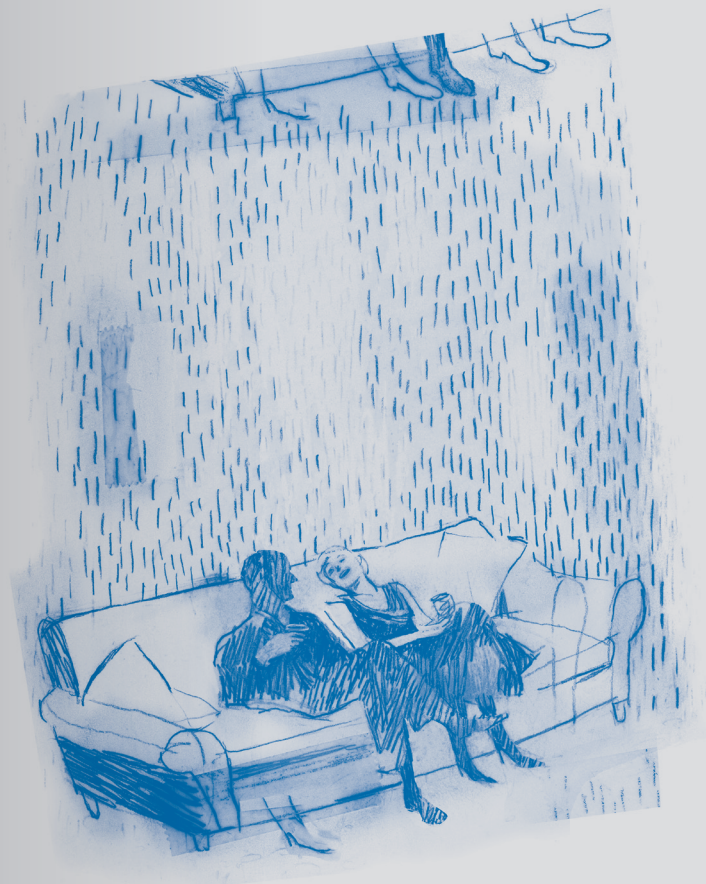
Sortie



Titre Fragments pour des villes oubliées

Auteur Félix Philanthrope

Notes Svenja, Martina, le gardien, l'homme à la bouche remplie
d'œufs empoisonnés, Joséphine, Maria.



Svenja aura beau vouloir me mettre à l'aise, entre nous
il y a cette gêne. Il ne reste qu'à dormir dans l'herbe folle,
sous le soleil, derrière des châteaux.

♦

Tout commence sous le ciel. Il pleut. Je rencontre Martina
sous terre. Nous savons que nous referons surface. La noirceur
ne durera pas. On s'exhume. À l'extérieur, la pluie se poursuit.
Nous buvons, trop peu. Le soir arrive ; on se quitte.

♦

Un gardien, dans un parc, dans un trou, dans une ville
vallonnée, me dit « tortuga » en pointant une tortue
qui patauge dans un étang. Je crois l'apercevoir. Je lui dis
que « tortue » en français se dit « tortue ». Il répète.
Il est incapable de prononcer « tortue ». Après quelques
mots manqués, je quitte l'endroit, salue le gardien.

♦

Mes yeux étrangers m'attirent vers la foule. L'homme
à la bouche remplie d'œufs empoisonnés me traque.
Il me rejoint. Nous errons sans but. Il parle sans cesse. Nous
partageons des œufs. Je ne sais plus comment m'en sortir.

♦

Ces soirées, avec Joséphine, recommencent. Nous ne nous
arrêtons pas de parler. Pas plus que de boire. On voudrait
pouvoir tout dire. Le temps joue contre. Nous buvons
davantage, à l'abri dans son appartement. Arpenter les rues,
étroites et surpeuplées, ne sert à rien.

♦

Maria n'a pas besoin de parler. J'ai compris son angoisse
dès qu'elle s'est assise près de moi. J'essaie de lui parler.
Nous y arrivons. Tous deux en territoire étranger. Son malaise
n'aura été que passager. Je la réconforte du mieux que
je le peux. Elle m'indique où se trouve le bureau de poste.
On se quitte. Elle disparaît ; la lettre aussi.

♦

Autour de nous, tout dort. Svenja et moi marchons, silen-
cieusement, côte à côte. Rien à dire. Elle me parle, mais
ce ne sont que des mots perdus. De toute façon, je ne pourrai
jamais comprendre ce qu'elle me dit. Sous les lampadaires,
la pluie fait briller la rue.

Titre Huit miniatures architecturales

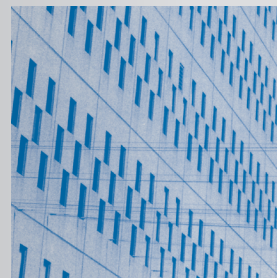
Auteur Guy Bennett

Notes *pour Igor Stravinski*

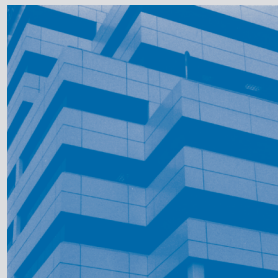
Traduit de l'américain
par Xandaire Sélène

20858 PACIFIC COAST HIGHWAY

En relief côtier, balance
brutaliste lourde de moteur
rythme ses quais à
la lumière de frontons
d'accès véhiculaire : un mur
de grès en blocs de verre
poli intercalaire tangent
au quadrillion littoral,
à la finesse antique,
à hauteur de mer, patine
une armature aux espaces
confondus par la lumière.



Tour vue grand-côtère en masse lie le domaine sis à pic à l'ampleur ascendante, en sa simple élégance, de l'amas monolithique tentaculaire, bardée de plâtre-bois cuivré et de maquettes zinguées, que les chambres fondent ; des espaces-lofts se cambrent pour terrasser deux chambres principales.



Le volume vouté en berceau centre bougainvillée parcourue de raisin de glycine et de trompette de la maison du carré-soleil à axes inclinés que surplombe la rue au stucco vert, son tuteurage lâche du studio tordu-brisé de présence visuelle ; des concentrations irisées s'échelonnent sur les aléseuses de parcelles en puits de lumière ruisselant parmi les jardins éminents du projet.



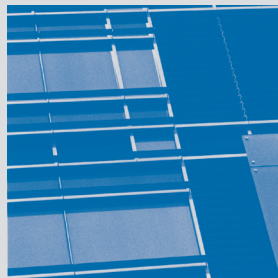
Séisme vibre dessin en
bâtiments frappants, dispositif
absorbant amortisseur
cylindre dans les substances
visqueuses, de plus petites unités
que l'efficacité énergétique plaque
bardant le plancher et les murs fixés
en cadres d'acier dans l'intérieur
visible exposé des façades.



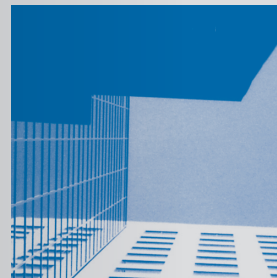
Orientalisme singulier, exubérant
en pavillons structure les ponts
de granulat cintrés, bardés de
tours ascenseurées d'escalier ;
colonne triangle poutres à
caisson ployées, suspendues
des courbes naturelles en
stucco vert câble pâle que dessinent
les murs, recouvrant des saillies devant
l'espace tamisé qu'une rampe discrète serpente.



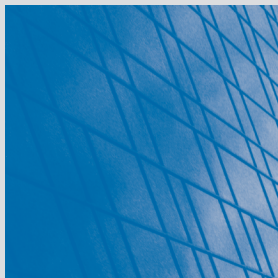
Construite en bleu pour abriter des formes lumineuses, accommode l'annexe environnant enivrant modifié par le flux aux fragments contrastés écartés de tympan vert symétriques à plinthe calée de courbes-charnières cylindriques de l'atrium éclairé du zénith en phases de verre rouge coulées, fixées par l'esplanade.



L'aperçu grand-ouest de cette cimenterie moisée thésaurise des accessoires en offrant des éruptions inattendues de poutres, des structures bombées bleues comblées de bâtiments débris que des formes éclatées éclairent ; sons complexes salonnent, les ateliers à découvert des voûtes de moulage enjambées de l'escalier-traverse d'un lieu à l'autre.



Flottant la ville que
capte la maison, 180 grotte-
esques, vues vitrifiées
en entier transforment les panneaux
charpentés d'acier, bardés de soleil qui
luisent la nuit comme l'espace enfermant
l'escalade en colimaçon sans cage
que le pont démontable transluit
du faux-plafond en cuivre.



Une construction de Daniel Canty

Conception graphique
FEED

Avec la complicité éditoriale
de Xandaire Sélène

Photographies et illustrations
(par ordre d'apparition)

Rafael Sottolichio, p. 11, 33, 55, 89

Melinda Pap, p. 29

David Lafrance, p. 43

Simon St-Onge, p. 57

Daniel Canty, p. 61

Petr Hron, p. 86

Isabelle Arseneault, p. 91

Guy Bennett, p. 95-102

Révision

Émery Brunet et Hélène Taillefer

Correction d'épreuves

Hélène Taillefer

Merci à Élise Cropsal,
citoyenne initiale



Une construction de Daniel Canty

Conception graphique
FEED

Avec la complicité éditoriale
de Xandaire Sélène

Photographies et illustrations
(par ordre d'apparition)

Rafael Sottolichio, p. 11, 33, 55, 89

Melinda Pap, p. 29

David Lafrance, p. 43

Simon St-Onge, p. 57

Daniel Canty, p. 61

Petr Hron, p. 86

Isabelle Arsenault, p. 91

Guy Bennett, p. 95-102

Révision

Émery Brunet et Hélène Taillefer

Correction d'épreuves
Hélène Taillefer

Merci à Élise Cropsal,
citoyenne initiale

La carte

La table des matières

Appel citoyen

- 07 Mode d'emploi
- 08 Légende
- 09 Orientation

Un

- 12 Foules en l'absence incurable de leur objet d'adoration
Jacob Wren
- 16 Citoyen Savage
Dessavage
- 22 Un bloc ça bloque
Thomas Braichet
- 28 Échanger les moyens au passage
Alain Farah

Deux

- 34 Du prémonitoire et des parcs publics
Bertrand Laverdure
- 42 Les chemins de la guérison
Xandaire Sélène

Trois

- 56 Roche papier
Simon St-Onge
- 60 La ville d'automne
Daniel Canty

Sortie

- 90 Fragments pour des villes oubliées
Félix Philanthrope
- 94 Huit miniatures architecturales
Guy Bennett